



CROCHET

Le Pays imaginaire est différent depuis le départ de Peter Pan. Tout va tellement *mieux*. J'ai bien savouré ces quatorze années de paix.

Certes, tout n'est pas parfait, mais je préfère bougrement ça. La présence détestable de cet ignoble enfant me garantissait d'avoir mal au crâne en permanence : il venait voler par ici, comme si toute cette satanée île lui appartenait. En réalité, il n'était rien de plus qu'un horripilant nuisible dont je n'arrivais pas à me débarrasser, comme une démangeaison impossible à soulager.

Malgré l'état de la carte étalée sur mon bureau, le jeu en valait la chandelle.

Je me redresse de mon fauteuil à oreilles, puis tourne le dos au parchemin. Je jette un coup d'œil à travers les grandes fenêtres qui donnent sur la poupe du *Jolly Roger*, passant distraitement mon crochet sur les nombreuses bagues argentées et dorées ornant ma main droite.

Nous sommes au beau milieu de la journée, même si le temps laisse à penser le contraire. Le ciel a une teinte

gris foncé, il est alourdi de gros nuages. Tout ce que j'aime, honnêtement.

Il fait sombre partout, maintenant.

Je ne regrette pas le soleil – l'étoile du Pays imaginaire. L'astre a disparu avec Pan, comme s'il s'était tout simplement éteint. Bon débarras. J'aime l'obscurité. Notre seule source de lumière provient de l'étoile la plus proche, mais cette dernière reste bien trop éloignée pour permettre à l'île de rester chaude, ensoleillée et au sec.

La neige tombe sur les eaux sombres, s'amoncelant sur la fine couche de glace qui recouvre la mer. Grâce au petit feu que j'ai allumé, il fait bon dans mes quartiers de capitaine. Même si je ne suis pas particulièrement gêné par le froid.

Je retourne m'asseoir à mon bureau en me passant mon unique main dans les cheveux. Me renfonçant dans mon fauteuil, je lève mes pieds pour poser mes bottes sur le rebord de la table, à côté de la carte que je refuse de regarder.

Le bureau est jonché de doublons en or, et je ramasse l'un d'eux pour le faire rouler entre mes phalanges. Le parchemin est entouré, entre autres objets, de nombreuses pièces ainsi que d'un compas, d'un pistolet et de quelques-unes de mes meilleures dagues. La faible lueur émanant de la cheminée maintient la plus grande partie de ma cabine dans la pénombre, y compris mon lit dans l'angle de la pièce, le bar miniature et les nombreuses étagères remplies de trésors que j'ai amassés au cours de ma très longue existence.

Au bout d'un moment, je finis par avoir trop chaud, alors je repose ma pièce et attrape un cordon en cuir pour m'attacher les cheveux à l'arrière de la nuque.

Quand tout a basculé il y a quatorze ans, j'ai décidé de m'adapter au changement en coupant une bonne partie de mes cheveux foncés et ondulés. C'est à peine s'ils m'effleurent les épaules aujourd'hui, et comme le temps est plus ou moins figé au Pays imaginaire, ils n'ont jamais repoussé. Mais je m'en suis accommodé.

Je place ensuite mon tricorne sur ma tête avant de me renfoncer dans mon fauteuil en inclinant légèrement le chapeau en dessous de la ligne de mes yeux. Je n'ai rien à faire à part attendre des nouvelles, alors autant que j'en profite pour dormir un peu.

J'ai à peine le temps de m'assoupir que j'entends toquer à la porte. Je pousse un grognement.

— Entrez, je m'écrie en laissant retomber mes bottes par terre.

La porte s'ouvre, et M. Mouche, mon maître d'équipage, pénètre dans la cabine. Il semble agité. Rien de bien nouveau, en soi. Il fait tourner son bonnet rouge en continu entre ses doigts. Je suis surpris que les fils de ce dernier tiennent encore, vu comme il le triture. Ses cheveux blancs et rêches partent dans toutes les directions.

— Que se passe-t-il, Mouche ?

Sa simple présence me contrarie déjà.

— Sont-ils revenus ?

Le petit homme replet opine du chef et s'avance maladroitement vers moi. S'arrêtant en face de mon bureau, il garde les yeux rivés sur le bonnet qu'il continue de malaxer. Lorsqu'il finit par me regarder, son dos se redresse aussitôt.

Je ne peux qu'imaginer ce qu'il lit sur mon visage.

Je ne suis pas connu pour être patient. Je suis *bien* connu, en revanche, pour avoir mauvais caractère.

Tout va tellement mieux depuis que Peter Pan s'est tiré du Pays imaginaire, moi y compris. Mais cela ne signifie pas pour autant que son exode a fait de moi un autre homme. Certes, je suis plus heureux dans l'ensemble. Cela ne me rend pas pour autant plus apte à gérer de gros benêts.

Autrement dit, celui que j'ai devant moi.

Mes yeux se plissent et je vois la peur grandir dans ceux de Mouche.

— Toutes mes excuses, capitaine.

Il s'empêtre à la fois dans ses paroles et avec son bonnet, et le bout de tissu rouge lui glisse des mains pour tomber à ses pieds. Il a l'intelligence de le laisser par terre. Il sort alors de sa ceinture ce qu'il est venu me montrer : un bout de vélin roulé. Il déplace prudemment un chandelier sur mon bureau, les doigts tremblants.

J'ai toujours été conscient d'inspirer la peur chez les gens, mais il y a visiblement autre chose qui l'affecte, ici. L'appréhension me noue l'estomac, et la crainte s'installe au creux de mon ventre, lourde comme du plomb.

Mouche déroule le parchemin. Il s'agit d'une carte, identique, bien que beaucoup plus petite, à celle qui recouvre presque la totalité de mon bureau. L'une comme l'autre représentent le Pays imaginaire, même si la mienne est beaucoup plus détaillée et un peu plus précise.

Elles présentent néanmoins une ressemblance frappante qu'il est impossible de ne pas remarquer.

Une partie considérable de l'île a été peinte à l'encre noire, occultant tous les repères qui pourraient m'être familiers.

J'examine les deux documents et ma peur se décuple.

Lorsque je finis par relever la tête vers Mouche, je constate qu'il ne regarde pas les cartes. Ses yeux sont rivés sur moi.

Je me redresse si vite que ma chaise manque de se renverser.

— Elle a progressé deux fois plus vite que l'année dernière ! je tempête, comme s'il était incapable de s'en rendre compte par lui-même.

— Pour sûr, c-capitaine. Et cette fois, l'ombre nous a p-pris deux marins.

Je jurerais qu'un feu se déclenche à l'intérieur de moi, et lorsque je fusille du regard mon maître d'équipage, je sens pratiquement des flammes me sortir par les yeux.

— Pardon ?!

Je retire mon tricorne et le balance à travers la pièce.

— *Merde !*

Mouche recule comme s'il voulait se faire tout petit, ce qui ne m'aide pas à me calmer.

Je brandis mon crochet en l'air puis l'abaisse si violemment qu'il s'enfonce presque sur plusieurs centimètres dans la table en bois. Je pousse un rugissement pour évacuer ma frustration.

Dès que le bruit assourdissant qui gronde au fond de ma poitrine se dissipe, je prends une grande inspiration. J'arrache mon crochet du bureau, faisant s'envoler une pluie d'échardes au passage, puis m'avachis sur le bureau en laissant retomber ma tête sur mes bras.

Je n'ai plus envie de regarder cette carte, mais je me force à le faire. Il faut que je voie l'étendue des dégâts.

Les éclaireurs que j'ai envoyés sur place ont cartographié la limite actuelle de l'ombre. Cette dernière s'est

abattue sur l'île et continue de se propager à la manière d'un cancer depuis le départ de Peter Pan. Elle avait commencé doucement. Un nuage noir s'était formé à l'extrémité ouest de l'île, grossissant petit à petit au fil des années. Un gland minuscule qui est devenu un chêne imposant.

Si seulement je pouvais l'abattre.

C'est différent de la pénombre qui règne à l'extérieur de ce bateau, de ce ciel gris et couvert. Non. Là-bas, c'est l'obscurité la plus totale. C'est étouffant. Un vide cimmérien et glacial.

Plus personne n'a entendu parler de ceux qui ont franchi la limite de l'ombre.

L'année dernière, le nuage recouvrait seulement un peu plus d'un tiers de l'île. Les Amérindiens avaient été forcés de quitter leurs terres, leurs villages. Les fées avaient sans doute pensé que la lumière naturelle qu'elles produisaient les aiderait, mais apparemment, elles mouraient les unes après les autres. L'ombre avait fini par s'immiscer dans le lagon, et même la population de sirènes semblait décliner.

La nouvelle carte étalée sur mon bureau me montre qu'elle a désormais empiété sur le rocher des Marooners. Cela signifie que l'année prochaine, à cette période, elle pourrait atteindre l'arbre du Pendu où vivaient autrefois Pan et ses Garçons perdus.

Cette perspective me fait presque sourire.

Je n'y suis pas retourné depuis qu'ils sont partis, mais à l'idée que leur ancienne maison puisse être rayée de la carte, je ressens une sorte de satisfaction malsaine. Comme si même le souvenir de leur existence allait être effacé.

Hélas, je ne peux pas laisser les choses dégénérer à ce point.

Je sais comment y remédier. C'est juste que je n'en ai pas *envie*. Du tout. Laisser l'ombre envahir toute cette satanée île me semble presque préférable à ce que je dois faire pour m'en débarrasser.

La voix irritante de Mouche brise enfin le silence pesant qui règne dans la pièce.

— Ça veut dire qu'il est temps, capitaine ?

Résigné, je me renfonce dans mon fauteuil et mes épaules s'affaissent. De sombres pensées tourbillonnent dans mon esprit. Je n'ai trouvé aucune solution pour faire reculer l'ombre, ou du moins l'empêcher de se propager. Bordel, ce n'est pourtant pas faute d'avoir cherché.

Un seul individu en a le pouvoir, et c'est bien la dernière personne que j'ai envie de revoir.

— Envoie-moi Starkey, j'ordonne à Mouche en le congédiant d'un geste du crochet.

Le maître d'équipage hoche la tête, ramasse son bonnet et s'en va d'un pas traînant.

Quelques minutes à peine s'écourent avant que je n'entende de nouveau toquer.

— Entrez, je réponds de nouveau.

Mon second pénètre dans ma cabine en refermant la porte derrière lui, puis se rapproche de mon bureau. Il s'arrête au même endroit que Mouche un peu plus tôt, et cette simple constatation me rend fou de rage.

— Vous souhaitiez me voir, capitaine ?

Ma paupière gauche tressaute. Je parviens à me maîtriser et lui demande d'une voix sévère :

— C'est toi qui as mené l'expédition visant à traquer l'ombre ces derniers jours, non ?

— Oui, capitaine.

— Tu as donc conscience de la gravité de la situation, et de ce que ça implique ?

— Oui, capitaine, répète-t-il.

Il a parlé plus lentement cette fois, comme s'il pesait chacun de ses mots.

Je hausse un sourcil et laisse mon regard descendre de plus en plus bas. Je laisse mes pupilles dériver sur ses pectoraux, puis je suis les reliefs et les creux de ses abdominaux qui apparaissent en dessous de sa tunique bleu foncé, déboutonnée quasiment jusqu'à son nombril.

— Tu t'imagines dans quel état d'esprit je me trouve, Starkey ?

Il garde le silence, cette fois.

Prenant son manque de réponse pour un signe d'assentiment, je relève les yeux vers son visage.

— Très bien. Alors tu dois sûrement savoir que tu n'es pas du bon côté de ce foutu bureau.

Aucune protestation ni objection ne franchit ses lèvres. Au contraire, un petit rictus se dessine sur son visage, même si je vois bien qu'il essaie de s'empêcher de sourire. Une fois qu'il a fait le tour de la table, il s'agenouille devant moi, et je place mon crochet sous son menton pour faire basculer sa tête en arrière.

— Je t'ai manqué quand tu étais absent, Starkey ?

Ses yeux noisette étincellent de désir et ses paupières sont lourdes. D'une voix rauque et voilée, il acquiesce :

— Oui, capitaine.

— Alors ouvre la bouche.

Je défais rapidement ma ceinture, libérant mon large pénis en érection de mon pantalon noir, à deux doigts d'exploser.

Mon second est habitué à mes humeurs. Je suis sûr qu'il saurait faire la différence entre mon « *Je suis tellement en colère que je pourrais étriper quelqu'un* » et mon « *Je suis tellement en colère que je pourrais baiser quelqu'un* ». Il est vrai que la frontière entre les deux n'est pas toujours facile à discerner, mais comme j'ai déjà perdu deux de mes camarades aujourd'hui, il serait sans doute préférable d'éviter de verser le sang d'un autre.

Ou du moins de ne pas trop en verser.

Je passe ma main dans les cheveux de Starkey. Ces derniers ne sont pas aussi longs que les miens, mais leur longueur parfaite me permet d'en empoigner un bon paquet.

Je tire brusquement sa tête vers moi. J'ai besoin d'évacuer toute cette tension, toute cette rage que je ressens face à la tâche qui m'incombe. J'ai besoin de me vider l'esprit.

Il me prend en entier dans sa bouche et je sens mon sexe heurter le fond de sa gorge lorsque je m'enfonce en lui. Je grogne en basculant la tête en arrière.

Être un pirate a ses avantages – entre autres, que tout le monde se fout de comment vous prenez votre pied, et avec qui. Il y a longtemps que j'ai perdu la notion du temps au Pays imaginaire, et c'est à peine si je me rappelle ce que ça fait de coucher avec une femme. Je me souviens d'avoir aimé ça à l'époque, et je suis sûr que je le referais si j'en avais l'occasion. Mais même dans le monde des mortels, il était fréquent que nous, les marins, trouvions notre plaisir là où nous le pouvions.

Ça ne me dérangeait pas. Pas du tout. J'ai toujours été également attiré par les hommes, et certains de mes matelots étaient jeunes, beaux, séduisants. Surtout mon second.

Quand bien même j'aurais eu envie d'une femme, le Pays imaginaire en était dépourvu. Enfin, il y avait bien des Amérindiennes sur l'île, mais elles auraient été plus enclines à me tirer une flèche dans l'œil qu'à coucher avec quelqu'un comme moi.

Certes, je pourrais toujours en prendre une de force si je voulais vraiment. Je suis peut-être impitoyable et violent, et j'ai beau être capable d'étriper un homme sans sourciller, il y a des limites que même moi, je refuse de franchir.

D'autant plus que la bouche de Starkey est chaude et accueillante. J'adore ce qu'il me fait avec sa langue qui roule autour de mon gland chaque fois qu'il relève la tête.

Puis il me palpe les couilles, et je les sens se contracter dans sa main.

Je pousse un grognement rauque qui remplit toute la cabine et j'agrippe plus fort ses cheveux, le forçant à rester bien en place jusqu'à ce que je jouisse dans sa gorge. Il me suce jusqu'à la dernière goutte, avalant une partie de ma tension.

Je ne sais pas si ça va suffire.

Je le relâche et retombe dans mon fauteuil en halestant, les yeux fermés, la tête renversée en arrière. Quelques instants plus tard, j'entends un bruit de pas qui s'éloignent, puis celui de la porte de ma cabine qui s'ouvre et se referme.

Starkey connaît la chanson.

Des étoiles continuent de danser sous mes paupières pendant plusieurs minutes. Au moins, je me sens un peu plus léger pour la première fois depuis des jours.

Malheureusement, ce soulagement n'est que de courte durée.

Mes ruminations reprennent. L'ombre s'immisce dans ma tête. Le moment est gâché.

Je ne veux pas quitter le Pays imaginaire. Je m'y plais. Ici, on ne vieillit pas, on ne meurt pas. Je peux naviguer, piller, saccager et vivre une vie de dépravé pour l'éternité.

Mais l'ombre menace désormais mon mode de vie. Les ténèbres vont finir par tout engloutir et provoquer la disparition de l'île.

Je ne peux m'y résoudre.

Le soupçon de joie que m'a offert la bouche de Starkey aura duré cinq minutes, putain.

Il faut que je retrouve Peter Pan pour le ramener au Pays imaginaire.